

LA POESIE.

VOLCANIQUE

ANTHOLOGIE EVOLUTIVE

■

27^e PRINTEMPS DES POÈTES

-

L A P O E S I E . V O L C A N I Q U E

a n t h o l o g i e é v o l u t i v e

LA POESIE.

VOLCANIQUE

A N T H O L O G I E E V O L U T I V E

choix de textes établi par
Le Printemps des Poètes

I . P A T R I M O I N E S

Gérard de Nerval

El Desdichado

Je suis le Ténébreux, – le Veuf, – l’Inconsolé,
Le prince d’Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile est morte, – et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m’as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d’Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s’allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J’ai rêvé dans la grotte où nage la syrène...

Et j’ai deux fois vainqueur traversé l’Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d’Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Les filles du feu,
Michel Lévy frères, 1854

Gérard de Nerval

Antéros

Tu demandes pourquoi j'ai tant de rage au cœur
Et sur un col flexible une tête indomptée ;
C'est que je suis issu de la race d'Antée,
Je retourne les dards contre le dieu vainqueur.

Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur,
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée,
Sous la pâleur d'Abel, hélas ! ensanglantée,
J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur !

Jéhovah ! le dernier, vaincu par ton génie,
Qui, du fond des enfers, criait : « Ô tyrannie ! »
C'est mon aïeul Bélus ou mon père Dagon...

Ils m'ont plongé trois fois dans les eaux du Cocyte,
Et, protégeant tout seul ma mère Amalécyte,
Je ressème à ses pieds les dents du vieux dragon.

Les filles du feu,
Michel Lévy frères, 1854

Victor Hugo

Quelques mots à un autre

(...) J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin ;
Les mots de qualité, les syllabes marquises,
Vivaient ensemble au fond de leurs grottes exquises,
Faisant la bouche en cœur et ne parlant qu'entre eux,
J'ai dit aux mots d'en bas : Manchots, boiteux, goîtreux,
Redressez-vous ! planez, et mêlez-vous, sans règles,
Dans la caverne immense et farouche des aigles ! —
J'ai déjà confessé ce tas de crimes-là.
Oui, je suis Papavoine, Érostrate, Attila. (...)

extrait du poème
« Quelques mots à un autre »,
Les Contemplations,
Michel Lévy frères – J. Hetzel
– Pagnerre, 1856

Charles Baudelaire

Élévation

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élaner vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
– Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

Les Fleurs du mal,
Poulet-Malassis et de Broise, 1857

Victor Hugo

William Shakespeare

(...) Une montagne est à prendre ou à laisser. Il y a des gens qui font la critique de l'Himalaya caillou par caillou. L'Etna flamboie et bave, jette dehors sa lueur, sa colère, sa lave et sa cendre ; ils prennent un trébuchet, et pèsent cette cendre pincée par pincée. *Quot libras in monte summo* ? Pendant ce temps-là le génie continue son éruption. Tout en lui a sa raison d'être. Il est parce qu'il est. Son ombre est l'envers de sa clarté. Sa fumée vient de sa flamme. Son précipice est la condition de sa hauteur. (...)

extrait de *William Shakespeare*,
A. Lacroix, Verboeckhoven
et Cie éditeurs, 1864

Lautréamont

Chant premier

(...) J'ai pris un canif dont la lame avait un tranchant acéré, et me suis fendu les chairs aux endroits où se réunissent les lèvres. Un instant je crus mon but atteint. Je regardai dans un miroir cette bouche meurtrie par ma propre volonté ! C'était une erreur ! Le sang qui coulait avec abondance des deux blessures empêchait d'ailleurs de distinguer si c'était là vraiment le rire des autres. Mais, après quelques instants de comparaison, je vis bien que mon rire ne ressemblait pas à celui des humains, c'est-à-dire que je ne riais pas. J'ai vu les hommes, à la tête laide et aux yeux terribles enfoncés dans l'orbite obscur, surpasser la dureté du roc, la rigidité de l'acier fondu, la cruauté du requin, l'insolence de la jeunesse, la fureur insensée des criminels, les trahisons de l'hypocrite, les comédiens les plus extraordinaires, la puissance de caractère des prêtres, et les êtres les plus cachés au dehors, les plus froids des mondes et du ciel ; lasser les moralistes à découvrir leur cœur, et faire retomber sur eux la colère implacable d'en haut. Je les ai vus tous à la fois, tantôt, le poing le plus robuste dirigé vers le ciel, comme celui d'un enfant déjà pervers contre sa mère, probablement excités par quelque esprit de l'enfer, les yeux chargés d'un remords cuisant en même temps que haineux, dans un silence glacial, n'oser émettre les méditations vastes et ingrates que recérait leur sein, tant elles étaient pleines d'injustice et d'horreur (...). Alors, les mers soulèvent leurs eaux, engloutissent dans leurs abîmes les planches ; les

ouragans, les tremblements de terre renversent les maisons ; la peste, les maladies diverses déciment les familles priantes. Mais, les hommes ne s'en aperçoivent pas. Je les ai vus aussi rougissant, pâissant de honte pour leur conduite sur cette terre ; rarement. Tempêtes, sœurs des ouragans ; firmament bleuâtre, dont je n'admets pas la beauté ; mer hypocrite, image de mon cœur ; terre, au sein mystérieux ; habitants des sphères ; univers entier ; Dieu, qui l'as créé avec magnificence, c'est toi que j'invoque : montre-moi un homme qui soit bon !... Mais, que ta grâce décuple mes forces naturelles ; car, au spectacle de ce monstre, je puis mourir d'étonnement : on meurt à moins. (...)

extrait des *Chants de Maldoror*,
Imprimerie Balitout, Questroy
et Cie, 1868

Arthur Rimbaud

« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.

Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – Et je l'ai trouvée amère. – Et je l'ai injuriée.

Je me suis armé contre la justice.

Je me suis enfui. Ô sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié !

Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la bête féroce.

J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre la crosse de leurs fusils. J'ai appelé les fléaux, pour m'étouffer avec le sable, le sang. Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie.

Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot.

Or, tout dernièrement m'étant trouvé sur le point de faire le dernier couac ! j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit.

La charité est cette clef. – Cette inspiration prouve que j'ai rêvé !

« Tu resteras hyène, etc... », se récrie le démon qui me couronna de si aimables pavots. « Gagne la mort avec tous tes appétits, et ton égoïsme et tous les péchés capitaux. »

Ah ! j'en ai trop pris : – Mais, cher Satan, je vous en conjure, une prunelle moins irritée ! et en attendant

les quelques petites lâchetés en retard, vous qui aimez dans l'écrivain l'absence des facultés descriptives ou instructives, je vous détache ces quelques hideux feuillets de mon carnet de damné.

Une saison en enfer,
Alliance typographique
(M.-J. Poot et compagnie), 1873

Arthur Rimbaud

Adieu

L'automne déjà ! – Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine, – loin des gens qui meurent sur les saisons.

L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue. Ah ! les haillons pourris, le pain trempé de pluie, l'ivresse, les mille amours qui m'ont crucifié ! Elle ne finira donc point cette goule reine de millions d'âmes et de corps morts et qui seront jugés ! Je me revois la peau rongée par la boue et la peste, des vers plein les cheveux et les aisselles et encore de plus gros vers dans le cœur, étendu parmi les inconnus sans âge, sans sentiment... J'aurais pu y mourir... L'affreuse évocation ! J'exècre la misère.

Et je redoute l'hiver parce que c'est la saison du confort !

– Quelquefois je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or, au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !

Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan !

Suis-je trompé ? la charité serait-elle sœur de la mort, pour moi ?

Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons.

Mais pas une main amie ! et où puisser le secours ?



Oui l'heure nouvelle est au moins très-sévère.

Car je puis dire que la victoire m'est acquise : les grincements de dents, les sifflements de feu, les soupirs empestés se modèrent. Tous les souvenirs immondes s'effacent. Mes derniers regrets détalent, – des jalousies pour les mendiants, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes. – Damnés, si je me vengeais !

Il faut être absolument moderne.

Point de cantiques : tenir le pas gagné. Dure nuit ! le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien derrière moi, que cet horrible arbrisseau !... Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.

Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.

Que parlais-je de main amie ! Un bel avantage, c'est que je puis rire des vieilles amours mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs, – j'ai vu l'enfer

des femmes là-bas ; – et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps.*

Une saison en enfer,
Alliance typographique
(M.-J. Poot et compagnie), 1873

Tristan Corbière

Vésuves et Cie

Pompeïa-station – Vésuve, est-ce encor toi ?
 Toi qui fis mon bonheur, tout petit, en Bretagne,
 – Du bon temps où la foi transportait la montagne –
 Sur un bel abat-jour, chez une tante à moi :

Tu te détachais noir, sur un fond transparent,
 Et la lampe grillait les feux de ton cratère.
 C'était le confesseur, dit-on, de ma grand'mère
 Qui t'avait rapporté de Rome tout flambant...

Plus grand, je te revis à l'Opéra-Comique.
 – Rôle jadis créé par toi : *Le Dernier Jour*
 De Pompéï. – Ton feu s'en allait en musique,
 On te soufflait ton rôle, et... tu ne fis qu'un four.

– Nous nous sommes revus : devant-de-cheminée,
 À Marseille, en congé, sans musique, et sans feu :
 Bleu sur fond rose, avec ta Méditerranée
 Te renvoyant pendu, rose sur un champ bleu.

– Souvent tu vins à moi la première, ô Montagne !
 Je te rends ta visite, exprès, à la campagne.
 Le Vrai Vésuve est toi, puisqu'on m'a fait cent francs !

.....
 Mais les autres petits étaient plus ressemblants.

Les Amours jaunes,
 Glady frères, 1873

Maurice Maeterlinck

Hôpital

Hôpital ! hôpital au bord du canal !
Hôpital au mois de Juillet !
On y fait du feu dans la salle !
Tandis que les transatlantiques sifflent sur le canal !

(Oh ! n'approchez pas des fenêtres !)
Des émigrants traversent un palais !
Je vois un yacht sous la tempête !
Je vois des troupeaux sur tous les navires !

(Il vaut mieux que les fenêtres restent closes,
On est presque à l'abri du dehors.)
On a l'idée d'une serre sur la neige,
On croit célébrer des relevailles un jour d'orage,
On entrevoit des plantes éparses sur une couverture de
laine,
Il y a un incendie un jour de soleil,
Et je traverse une forêt pleine de blessés.

Oh ! voici enfin le clair de lune !

Un jet d'eau s'élève au milieu de la salle !
Une troupe de petites filles entr'ouvre la porte !
J'entrevois des agneaux dans une île de prairies !
Et de belles plantes sur un glacier !
Et des lys dans un vestibule de marbre !
Il y a un festin dans une forêt vierge !
Et une végétation orientale dans une grotte de glace !

Écoutez ! on ouvre les écluses !
Et les transatlantiques agitent l'eau du canal !

Oh ! mais la sœur de charité attisant le feu !

Tous les beaux roseaux verts des berges sont en flamme !
Un bateau de blessés ballotte au clair de lune !
Toutes les filles du roi sont dans une barque sous
l'orage !
Et les princesses vont mourir en un champ de ciguës !

Oh ! n'entrouvrez pas les fenêtres !
Écoutez : les transatlantiques sifflent encore à l'horizon !

On empoisonne quelqu'un dans un jardin !
Ils célèbrent une grande fête chez les ennemis !
Il y a des cerfs dans une ville assiégée !
Et une ménagerie au milieu des lys !
Il y a une végétation tropicale au fond d'une houillère !
Un troupeau de brebis traverse un pont de fer !
Et les agneaux de la prairie entrent tristement dans la
salle !

Maintenant la sœur de charité allume les lampes,
Elle apporte le repas des malades,
Elle a clos les fenêtres sur le canal,
Et toutes les portes au clair de lune.

Serres chaudes,
Léon Vanier, 1889

Émile Verhaeren

La Ville

Tous les chemins vont vers la ville.

Du fond des brumes,
Là-bas, avec tous ses étages
Et ses grands escaliers et leurs voyages
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,
Comme d'un rêve, elle s'exhume.

Là-bas,
Ce sont des ponts tressés en fer
Jetés, par bonds, à travers l'air ;
Ce sont des blocs et des colonnes
Que dominent des faces de gorgonnes ;
Ce sont des tours sur des faubourgs,
Ce sont des toits et des pignons,
En vols pliés, sur les maisons ;
C'est la ville tentaculaire,
Debout,
Au bout des plaines et des domaines.

Des clartés rouges
Qui bougent
Sur des poteaux et des grands mâts,
Même à midi, brûlent encor
Comme des œufs monstrueux d'or,
Le soleil clair ne se voit pas :
Bouche qu'il est de lumière, fermée
Par le charbon et la fumée,

Un fleuve de naphte et de poix
Bat les môles de pierre et les pontons de bois ;

Les sifflets crus des navires qui passent
Hurlent la peur dans le brouillard :
Un fanal vert est leur regard
Vers l'océan et les espaces.

Des quais sonnent aux entrechocs de leurs fourgons,
Des tombereaux grincent comme des gonds,
Des balances de fer font choir des cubes d'ombre
Et les glissent soudain en des sous-sols de feu ;
Des ponts s'ouvrant par le milieu,
Entre les mâts touffus dressent un gibet sombre
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,
Immensément, par à travers
Les toits, les corniches et les murailles,
Face à face, comme en bataille.

Par au-dessus, passent les cabs, filent les roues,
Roulent les trains, vole l'effort,
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues
Immobilisées, de mille en mille, un fronton d'or.
Les rails ramifiés rampent sous terre
En des tunnels et des cratères
Pour reparaître en réseaux clairs d'éclairs
Dans le vacarme et la poussière.
C'est la ville tentaculaire.

La rue – et ses remous comme des câbles
Noués autour des monuments –
Fuit et revient en longs enlacements ;
Et ses foules inextricables
Les mains folles, les pas fiévreux,
La haine aux yeux,

Happent des dents le temps qui les devance.
À l'aube, au soir, la nuit,
Dans le tumulte et la querelle, ou dans l'ennui,
Elles jettent vers le hasard l'âpre semence
De leur labeur que l'heure emporte.
Et les comptoirs mornes et noirs
Et les bureaux louches et faux
Et les banques battent des portes
Aux coups de vent de leur démençe.

Dehors, une lumière ouatée,
Trouble et rouge, comme un haillon qui brûle,
De réverbère en réverbère se recule.
La vie, avec des flots d'alcool est fermentée.
Les bars ouvrent sur les trottoirs
Leurs tabernacles de miroirs
Où se mirent l'ivresse et la bataille ;
Une aveugle s'appuie à la muraille
Et vend de la lumière, en des boîtes d'un sou ;
La débauche et la faim s'accouplent en leur trou
Et le choc noir des détresses charnelles
Danse et bondit à mort dans les ruelles.

Et coup sur coup, le rut grandit encore
Et la rage devient tempête :
On s'écrase sans plus se voir, en quête
Du plaisir d'or et de phosphore ;
Des femmes s'avancent, pâles idoles,
Avec, en leurs cheveux, les sexuels symboles.
L'atmosphère fuligineuse et rousse
Parfois loin du soleil recule et se retrousse
Et c'est alors comme un grand cri jeté
Du tumulte total vers la clarté :
Places, hôtels, maisons, marchés,
Ronflent et s'enflamment si fort de violence

Que les mourants cherchent en vain le moment de
silence
Qu'il faut aux yeux pour se fermer.

Telle, le jour – pourtant, lorsque les soirs
Sculptent le firmament, de leurs marteaux d'ébène,
La ville au loin s'étale et domine la plaine
Comme un nocturne et colossal espoir ;
Elle surgit : désir, splendeur, hantise ;
Sa clarté se projette en lueurs jusqu'aux cieux,
Son gaz myriadaire en buissons d'or s'attise,
Ses rails sont des chemins audacieux
Vers le bonheur fallacieux
Que la fortune et la force accompagnent ;
Ses murs se dessinent pareils à une armée
Et ce qui vient d'elle encore de brume et de fumée
Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente et l'ossuaire
Et la carcasse solennelle.

Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini
Vers elle.

Les Villes tentaculaires,
Éditions Deman, 1895

Stéphane Mallarmé

Le tombeau d'Edgar Poe

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu,
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

Poésies,
Éditions Deman, 1887

Guillaume Apollinaire

Les fiançailles

(...) Pardonnez-moi mon ignorance
Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des
 vers
Je ne sais plus rien et j'aime uniquement
Les fleurs à mes yeux redeviennent des flammes
Je médite divinement
Et je souris des êtres que je n'ai pas créés
Mais si le temps venait où l'ombre enfin solide
Se multipliait en réalisant la diversité formelle de mon
 amour
J'admirerais mon ouvrage (...)

extrait du poème « Les
fiançailles », *Alcool*,
Éditions de la Nouvelle Revue
française, 1913

Robert Desnos

J'ai tant rêvé de toi

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité.

Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant et de baiser sur cette bouche la naissance de la voix qui m'est chère ?

J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués, en étreignant ton ombre, à se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas au contour de ton corps, peut-être.

Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante et me gouverne depuis des jours et des années, je deviendrais une ombre sans doute.

Ô balances sentimentales.

J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps sans doute que je m'éveille. Je dors debout, le corps exposé à toutes les apparences de la vie et de l'amour et toi, la seule qui compte aujourd'hui pour moi, je pourrais moins toucher ton front et tes lèvres que les premières lèvres et le premier front venu.

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé, couché avec ton fantôme qu'il ne me reste plus peut-être, et pourtant, qu'à être fantôme parmi les fantômes et plus ombre cent fois que l'ombre qui se promène et se promènera allègrement sur le cadran solaire de ta vie.

Corps et biens, Éditions de la
Nouvelle Revue française, 1930

II. POESIE CONTEMPORAINE

Léopold Sédar Senghor

Femme noire

Femme nue, femme noire
Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est
 beauté !
J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait
 mes yeux.
Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi, je te découvre,
 Terre promise, du haut d'un haut col calciné
Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair
 d'un aigle.

Femme nue, femme obscure
Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir,
 bouche qui fait lyrique ma bouche
Savane aux horizons purs, savane qui frémit aux caresses
 ferventes du Vent d'Est
Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les
 doigts du Vainqueur
Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l' Aimée.

Femme nue, femme obscure
Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de
 l'athlète, aux flancs des princes du Mali
Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur
 la nuit de ta peau
Délices des jeux de l'esprit, les reflets de l'or rouge sur
 ta peau qui se moire
À l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux
 soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire
Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans
l'Éternel,
Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres
pour nourrir les racines de la vie.

Chants d'ombre,
Éditions du Seuil, 1945

Aimé Césaire

Cahier d'un retour au pays natal

(...) Je force la membrane vitelline qui me sépare de
moi-même,

Je force les grandes eaux qui me ceignent le sang

C'est moi rien que moi qui arrête ma place sur le
dernier train de la dernière vague du dernier
raz-de-marée

C'est moi rien que moi
qui prends langue avec la dernière angoisse
C'est moi oh, rien que moi
qui m'assure au chalumeau
les premières gouttes de lait virginal !

Et maintenant un dernier zut :
au soleil (il ne suffit pas à souler ma tête trop forte)
à la nuit farineuse avec les pondaisons d'or des
lucioles incertaines
à la chevelure qui tremble tout au haut de la falaise
le vent y saute en inconstantes cavaleries salées
je lis bien à mon pouls que l'exotisme n'est pas
proverde pour moi (...)

Que de sang dans ma mémoire ! Dans ma mémoire
sont des lagunes. Elles sont couvertes de têtes de
morts. Elle ne sont pas couvertes de nénuphars.
Dans ma mémoire sont des lagunes. Sur leurs rives

ne sont pas étendus des pagnes de femmes.
Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire
a sa ceinture de cadavres !
et mitraille de barils de rhum génialement arrosant
nos révoltes ignobles , pâmoisons d'yeux doux
d'avoir lampé la liberté féroce (...)

extrait de *Cahier d'un retour au
pays natal*,
Présence Africaine, 1956

Gherasim Luca

À gorge dénouée

Accouplé à la *peur*
comme *Dieu* à l'*odieux*

le *con* engendre le *conteau*

et le *Coupeur* de têtes
suspendu entre la tête et le corps

comme le *crime*
entre le *cri* et la *rime*

Accouplé à la *peur*
comme le *cri* au *crime*

le *con* engendre le *conteau*

et le *Coupeur* de têtes
suspendu entre ma tête et son corps

comme l'*égorgeur* à la *gorge*

Accouplé à la *peur*
comme la *boue* à la *bouche*

le *cou* engendre le *conteau*
et le *Coupeur* de têtes
suspendu entre sa tête et mon corps
comme la *terreur* à l'*erreur*

Accouplé à la *peur*
comme le *sacré* au *massacre*
le *cou* engendre le *conteau*
et le *Coupeur* de têtes
suspendu entre sa tête et son corps
comme le *corbeau*
entre le *cor* et le *beau*

Accouplé à la *peur*
comme les *larmes*
entre mon initiale et ses *armes*
le *cou* engendre le *conteau*
et le *Coupeur* de têtes
suspendu entre ma tête et mon corps
comme la *vie* dans le *vide*

Accouplé à la *peur*
entre la *vie* et le *vide*

le *con* engendre le *conteau*

et le *Coupeur* de têtes
suspendu entre la tête et le corps

éclate de mou rire

Le Chant de la carpe (1973),
José Corti, 1985

Alda Merini

L'interview

- Votre date de naissance ?
- Je n'en ai pas.
- Vous voulez dire que vous ne vous souvenez plus de votre naissance ?
- Exactement, je ne me souviens que des vapeurs d'un amour abondant dont j'ai absorbé le poison.
- Et comment êtes-vous apparue sur cette terre ?
- D'une façon complètement impardonnable, par hasard, et peut-être, par désamour.
- Votre passé ?
- Il est dense, fait d'ombres chaudes.
- Et votre avenir ?
- Mon avenir était entre les mains d'un homme qui n'a pas été assez attentif.
- Que voulez-vous dire ?
- Je veux dire que j'ai aimé cet homme de tout mon cœur mais qu'il a marché sur mon corps.
- Pourquoi ?
- Parce que d'autres l'ont manipulé, parce qu'il s'est laissé emporter par la trahison.
- Avez-vous des souvenirs ?
- Beaucoup, et tous protéiformes.
- Vous en avez un en particulier ?
- Oui, une grille en feu sur laquelle j'ai fait brûler tous mes horizons.
- Vous cohabitez avec quelqu'un ?
- Il y a une seule personne qui est restée à mes côtés

comme un ange gardien : la mort.

– Et vous dialoguez avec elle ?

– Non, la mort est un mystère.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Je veux dire que la mort ne possède pas la parole.

– Alors il s'agit d'un esclavage réciproque.

– Non, la mort gagne toujours.

– Qu'avez-vous d'autre à me dire ?

– Que depuis toujours je voudrais vous parler mais que la parole est restée coincée dans ma gorge.

– Pourquoi ?

– Peut-être parce que je suis malade, depuis des années je ne connais ni le bonheur, ni les arbres verts.

– Ils sont tellement importants pour vous, les arbres ?

– Oui, ils racontent des répétitions absolues : les arbres sont comme les anges, qui renaissent constamment. Les arbres sont une figure à mon image.

– Est-ce que vous avez plusieurs figures ?

– Oui, beaucoup, j'en avais beaucoup, tout comme j'avais beaucoup d'ardeur et de courage.

– Avez-vous un nom ?

– Je crois en avoir un.

– Et comment est-ce que vous l'utilisez ?

– En le taisant.

– Vous considérez-vous comme un poète ?

– Ça oui, absolument, à partir du moment où être poète signifie porter sa croix.

– Par conséquent, vous êtes une âme damnée ?

– Je l'ai été plus ou moins, et je continue de l'être, si avoir une conscience signifie porter sa croix.

– Pourquoi, est-ce que vous niez la conscience ?

– Pas du tout, mais la mienne est devenue un embryon.

– Mais vous transpirez beaucoup.

– Oui, comme le Christ au jardin.

– En attendant l'agonie.

- Je ne sais pas, je suis en train d’agoniser en ce moment.
- Et la mort ?
- Elle viendra après, elle subsistera au-delà de ma présence.

14 octobre 1986

Confusion des étoiles,
traduction de l’italien par
Alessandra Domenici et
Gabriel Dufay,
Seghers, 2025

Maya Angelou

Se battre était naturel

Se battre était naturel,
la douleur était réelle,
et le cuir tel du plomb
au bout de mon bras
était un billet pour gagner
le sommet de la colline.
Se battre, c'était réel.

Le picotement de l'onguent
et les hurlements de la foule
demandant du sang sur le ring,
et le tintement de la cloche
perçant distinctement
le nuage jusqu'à mes oreilles.
Boxer, c'était réel.

La corde dans mon dos
et la serviette au sol,
la gifle de quatre marteaux,
de nouveaux os dans ma mâchoire,
mon protège-dents en bouche,
ma langue qui se met à enfler.
Se battre, c'était vivre.
Boxer, c'était réel.
Se battre, c'était réel.
Vivre, c'était... l'enfer.

I shall not be moved,
Random House, 1990
Rien ne me fera plier, traduction
de l'anglais (États-Unis) par
Santiago Artozqui,
Éditions Seghers, 2025

Jon Fosse

(soudainement)

car lorsque nous voyons
qu'il n'y a pas d'autre endroit où aller
car lorsque nous voyons qu'il n'y a pas d'autre endroit où
aller
c'est alors qu'il est temps d'y aller
y aller, sans s'en aller
c'est à ce moment-là qu'il faut y aller
et alors, inévitablement, on peut enfin
voir ce qui n'existe pas
et donc aller vers des endroits qui n'existent pas
des endroits qui existent pourtant et qui ressemblent à
l'amour
car le réel peut ressembler à l'amour
et quand nous allons vers l'autre
ce déplacement dans l'autre
ressemble, tout à coup, à cet amour qui est nôtre
qui n'existe pas
(mais qui, soudainement, existe pourtant)

Hund og engel,
Det norske samlaget, 1992
traduction du norvégien par Gabriel
Dufay et Thomas Landbo

Marc Alyn

L'État naissant 9

L'ère glaciaire chaque année revenait en novembre
avec ses outils d'os, ses peaux de bêtes, ses buées :
hiver du nord qui aboie et qui mord, dévorant jusqu'à la
clarté.

Le feu devait sans fin être réinventé.

J'habitais une lanterne sourde, un terrier creusé sous la
neige, un gîte halluciné.

Je gravais des aurochs sur les carreaux gelés
et dans les paumes, au couteau, les lignes de ma destinée.
Chaque étincelle se payait d'une plaie. (...)

extrait de *L'État naissant* (1996),
Le Castor Astral, 2011

Jalal El Hakmaoui

**Pourquoi le poète emmène-t-il sa femme
au Macdonald's ?**

Tu croises les jambes
Alors que les vagues se prosternent à tes pieds
Comme un troupeau enragé de chameaux
Tu manges pour la première fois de ta vie
Un hamburger américain
En même temps que tu caresses le cou charnu de ton
Épouse dissertant sur le lave-linge Nifari,
La chemise trouée d'Othmane
Et la mouche blonde américaine que tu viens,
Sans t'en rendre compte, d'avalier
Mais ton épouse, elle te parle de ta voiture aussi laide
qu'un chien galeux
Que tu dois troquer contre un âne respectable
Si tu ne veux pas que ta femme te troque toi et tes
théories critiques
Contre n'importe quel meuble qui servirait à décorer la
chambre à coucher
Ton épouse éclate de rire en pleurant de toutes ses forces
Ouvrant à la langue du vent les plumes de ses jambes
Tu voudrais la serrer entre les dents
Et la casser comme une noix pourrie
Ou l'enfermer dans la boîte d'allumettes vide déposée
sur la table
Or tu es un homme de principe convaincu
De t'être marié après une love story
Avec une truie qui a les traits de Manfalouti
Et les pattes de Nazic et qu'à cause de tout ça

Tu te suicides quotidiennement en avalant 100 poèmes
 classiques
 Tu ne plaisantes pas avec les porcs
 Mais les porcs n'ont pas,
 Non plus de temps à perdre pour plaisanter avec toi
 (Et c'est ce qui importe)
 Ainsi, dès que tu poses tes lèvres sur celles de la baleine
 assise devant toi
 Tu réalises que la terre peut se noyer dans un
 demi-verre d'eau glacée
 Et que tu es un poète au comble du bonheur
 La jeune fille maigre
 Dont la tête est aussi petite qu'une balle de tennis
 Est en train de lire *Femme Actuelle* regardant (avec
 idiotie)
 Les couples dans la cellule du Macdonald's
 Qui postillonnent de bonheur en posant (feignant la
 paternité) la main
 Sur le derrière de leurs petits blonds qui crient :
 Papa... papa... regarde... cet homme pisse sur notre
 voiture
 Macdonald's ricane se grattant la queue
 Et le poème, le poème est un filet de pêche avec des
 mailles géantes
 Pour attraper le plus grand nombre possible d'ours
 Je ne me fierai pas à l'épouse du poète qui a les traits de
 Manfalouti
 Ni à la jeune femme maigre qui lisait *Femme Actuelle*
 et qui regardait
 (De temps à autre) sa montre, laissant de côté son verre
 encore plein de Coca-Cola.

Certificat de célibat,
 Galgamesh, 1997

Mario Bojórquez

La qaside de la haine

I

Nous avons tous en nous une particule de haine
un léger filament qui vernit le jour de bleu
dans le lit sombre des magnolias.

II

Nous avons
tous en nous une particule de haine qui macère ses
sèves, en mettant en scène sa floraison joyeuse,
son fruit langoureux.

Mais quelles mers,
ah, quelles mers, quels abîmes orageux battent
contre la poitrine et, au lieu de sourires, montrent les
griffes, les crocs ?

La mer soulève ses jupes fleuries et, par-dessous la
peau, une vague gonfle et se dissipe dans son audace
élastique et creuse.

La mer soulève sa haine et son rugissement s'excite
contre les murs célibataires de l'eau et de derrière et de
loin derrière arrive une autre vague, un autre ferment,
une autre forme secrète dont la mer habille sa haine ;
la nappe d'écume se dilate, une tour cloutée d'états
d'urgence s'élève ; monument
aquatique de la fureur débridée.

III

Nous avons tous
en nous une particule de haine
et quand le fer rouge marque les côtes
et qu'on sent la douleur de la chair brûlée
jaillit un cri si profond, un masque de feu
qui enflamme les mots. (...)

extrait de « Casida del odio »,
Diván de Mouraria,
Casa Fernando Pessoa, 1999
traduction de l'espagnol (Mexique)
par Linda Maria Baros

Valérie Rouzeau

Les roses les roses les roses je les loue j'en prends que
ça comble les trous humaines roses par-dessus tout

Me pique pour tes yeux tes genoux pour toi voilà des
roses partout sans peur des loups sans peur des trous.

Un pot je pose sur ta joue et tourne autour de ce feu
fou à ta joue c'est le plus beau rouge.

Oh mon père mon jardin et tout comme bonjour
les roses et la boue et le coeur sens dessus dessous
humaines roses rouges de tes joues.

Tête-bêche et le coeur qui fait bouh parmi les roses
lourdes comme tout parmi les flammes et les loups
vieilles histoires pleines de cailloux.

Ça y est j'ai mis roses partout te laisse mon père faire
ton trou dans ma mémoire.

Pas revoir (1999),
La Table Ronde, 2010

Jean-Philippe Raïche

*

Nous n'avions pas la même langue
 ni les mêmes angoisses
 ni la même façon
 de regarder la mer

d'autres musiques vous hantaient
 d'autres amours aussi

nous n'étions pas de la même maison
 pas des mêmes chamailles
 ni du même mensonge
 je vous aimais pourtant

je vous écris du bout du monde
 avec ma langue qui résonne
 au son des leaps de track
 des *j'ma rappelle*
 des *viens ouère 'citt' ta là*
 des *j'te oirai bétôt*
en montant l'chman du clos
pis j'm'élong'rai dans l'harbe
té ma vie
des m'aller t'qu'ri' che vous
y chial'ront si qu'y veulent
pis j'criss'rai l'feu partout
j'me form'rai p'us la yeule
te câlce pas c'qu'on va
on va y'aller pareille

*l'ôte bôrd du clos
p'us loin que l'large
ayoù c'que rien nous bâd'e
teben demain matin
beugé
j'te l'dis
demain
tusuite
ajeuve
à cause que té ma vie
beugé yallé
beugé
spère ouère que j'oneille
pis qu'j'alle te qu'ri'*

pour tous les testaments
que vous ne savez lire
pour ces noms de famille
s'écrivant suivant la musique
que les curés n'écouaient pas
pour venger les parjures
les trahisons
le mal
la blessure et la honte
que vous avez gardés cachés
je vous écris du bout du monde
une lettre barbare
où le monde n'est rien
loin de l'enfance et de vos chants
je ne sais pas non plus
comment s'écrit beugé.

extrait d'*Une lettre au bout du monde*,
Éditions Perce-neige, 2001

Sylvestre Clancier

La taille provoque droite
Et j'en étais l'élan.

Ce fort tremblement de l'été
Feu jaillissant lave
Bouillonnante inspirée et brûlante
En même temps.

L'âme est complexe car
On l'altère pour
L'enfermer la peser.

L'Âme alchimiste,
Proverbe, 2002

Antoine Emaz

Je travaille et je vois, après

Je travaille et je vois, après.

Je travaille sans voir – je vois parce que je travaille.

Je travaille. À force, je vois un peu, parfois. Il ne faut pas en demander trop.

Extrême lenteur. Labour.

Je laboure et vois après ce qui a été retourné – terre, ciel, morts, vifs, mots...

Labeur.

Je retourne toujours les mêmes mots ou peu s'en faut, comme si j'avais besoin d'aller au bout de ça, comme si je pouvais en finir.

Je pose le mot ciel, le mot sang : je le pose là, je l'aligne et le laisse posé jusqu'à ce qu'il se défasse, pourrisse, poudroie et ne laisse rien que cendre, poussière, sable de ciel et de sang.

Travail...

Dans la cendre du mot, je ne vois plus, plus loin ; je ne peux pas tisonner cela. Le travail est alors fini.

Avant, j'ai besoin de voir dans la terre labourée du mot. Besoin de lancer dans la langue comme un tracteur lent, besoin de cette épaisseur empierrée, caillouteuse, pas facile, besoin peut-être de cette résistance de la terre pauvre.

Les mots, la terre, comme compactée de sens à force de passages.

Je commence quand je laboure – quand je sens dans la langue une sorte de masse tassée de nerfs – c'est difficile à dire – une sorte de masse de possibles sans fins et le

poème ne sera qu'une suite de connexions dans ce trop
de possibles.

C'est comme ça.

Beau temps clair ici – plein bleu et immobilité des
branches.

Comme bien plus de silence.

Toujours ce sentiment de décalage violent entre dedans
et dehors.

La mort dans l'âme. L'âme ?

Lichen, lichen,
Éditions Rehauts, 2003

Nimrod

Le lieu du poème

Je connais le lieu du poème, ma gorge.
Je ne connais qu'elle. Un fanal précieux la soutient.
Pierre poreuse, pierre ponce, tessons...

Je ne compte plus mes nuits de veille.
J'ai tendu l'oreille, ai tari la source des échos.
Féerie de la brûlure, étincelle d'amour...
J'ai mis ma voix en veilleuse. Je ne sais qui jure
En moi, ni pourquoi. Ce qu'il me veut,
C'est comme le retour de flamme d'une passion
défunte.

Je suis le gardien des émotions rocheuses.
J'entends leur reflux, j'entends leur remontée
Douloureuse ; les voici, ma gorge prophétise...
Je n'ai plus de corps, une pierre en tient lieu,
Lumineuse d'espace.

Je suis le nu du commencement. Sous l'arche des vents
Se déploie le soleil, empire du souverain calme.
Alors une fêlure se fait jour, l'absolu. Il règne.
Le soleil est beau, qui ne se couchera jamais plus.

En saison,
Obsidiane, 2004

Herta Müller

Première partie

un essaim de mouches confuses en haut de la clôture,
un simple manche de pelle qui fait crac, crac,
nous partons de toute manière sans agiter de mouchoir

Deuxième partie

et les douaniers de Giurgiu (il y en a six) ne me
regardent même pas tant que passe un chien

Conclusion

Eh bien, rien,
si tu ne veux pas finir en taule

Este sau nu este Ion,
Polirom, 2005
traduction du roumain par
Linda Maria Baros

Alí Calderón

Pole position

Et ma poitrine – une super-autoroute
à huit, seize, trente-deux voies
avec des milliers et des millions de chevaux
qui courent vertigineusement
et déversent du feu dans mes artères.

Ces courbes très dangereuses
pressantes léthargiques
et tellement inabordables
à chaque fois que toi, Lesbia, tu ne me regardes pas.

Ce démarrage impérieux en deuxième
lorsque tes oui deviennent indicibles,
imprononçables,
immédiatement retardés
de manière confuse et perfide
par tes non unanimes imperturbables.
Tu es la seule à pouvoir mettre en route cette Ferrari
rouge, incommensurablement insatiable,
qui a hâte de parcourir solennellement
les larges rues de tes jambes
toujours prodigieuses, toujours prophétiques
et, selon moi,
absolument liturgiques,
pleines d'infini.

Que la batterie répande sa force
dans ta ceinture indéscriptible

parce que, après tout :
ce bolide, Lesbia, ne carbure pas
sans les jeans moulés sur tes hanches.

Imago prima,
Universidad Autónoma de
Zacatecas, 2005
traduction de l'espagnol (Mexique)
par Linda Maria Baros

Jean Portante

L'animal qui en moi part aujourd'hui revient du sud.

voilà exactement les mots que j'ai prononcés quand
tu t'es mise à faire l'éloge d'une LÉGÈRETÉ

LOINTAINE

mais réelle alors que pour moi ce temps-là était déjà
décoloré.

L'animal s'en allait et toi une valise à la main : je veux
dire : ma valise puisque n'est léger que qui part :
je veux dire : toi tu parlais et moi j'écoutais et
l'animal en moi partait.

c'est à peu près dans cet ordre que se sont déroulées
les choses.

avec cela nous nous passions sans cesse les mots et
quand ils retombaient entre mes mains je les
pétrissais pour leur donner une forme visible et dans
les tiennes ils prenaient des couleurs comme si la
lune en les découvrant était déjà notre soleil.

En réalité,
Phi, 2008

William Cliff

Interlude 75

je m'excuse beaucoup d'écrire ces sonnets
sans rimes richissimes car les riches rimes
conduisent a donner beaucoup de coups de lime
lesquels font le sonnet sonner comme un poney

chargé d'idiots grelots dont on ne reconnaît
que trop qu'ils ont cent fois passé dans la machine
je m'excuse d'écrire ces sonnets l'abîme
au-dessus duquel j'étais suspendu tonnait

comme le ventre d'un tambour et donc pour rompre
l'assourdissement de ce ventre rempli d'ombre
je décidai d'aller en suivant pas à pas

la danse propre à cette forme assez ancienne
afin peut-être qu'un peu de soleil me viennent
éclairer la mouvance où s'emmêlait mon pas

Autobiographie suivi de *Conrad
Detrez*, La Table Ronde, 2009

Nicole Brossard

Le dedans de quelqu'un

j'ai caressé tout ce qu'il faut de vie
de bêtes moqueuses et de peau douce
mais comment bouger
si la nuit le dedans de quelqu'un
vient vers nous

je dis le dedans de quelqu'un sans savoir
à partir de quel muscle ou ligament
si c'est une ligne d'horizon dans le cerveau
ou nœud dans la gorge
sans savoir si c'est tendre
lové sur un oui dans la poitrine
ou si c'est vaste herbe avec un nom oublié

poème extrait de l'anthologie
collective *Couleurs femmes*,
Le Castor Astral & Le Nouvel
Athador, 2010

Seyhmus Dagtekin

Mais le rire viendra

J'aurais voulu habiter la statue de la liberté, la jungle
 qui est dans sa tête
 Les tortues, les léopards, les éléphants qui sont sur
 l'herbe au-dessus de sa tête
 En vrai, la statue de la liberté est un dragon
 Un dragon caméléon qui pousse sur toutes les balles
 perdues
 Moi, je suis une balle perdue qui n'arrive pas à se
 retrouver parmi les autres
 Une balle perdue qui se couvre de ton ombre
 Moi, je suis une balle perdue qui frappe la joue
 diablement belle de la dragonne,
 Une balle de rumeur dans un bol de riz que je tiens
 sous ton nez
 Une balle perdue qui me prend pour ton œil, me
 presse contre ton cou
 comme un dé à rejouer entre chacun de tes seins
 Une balle dans les prés, dans les jungles de ta statue
 /
 Casser la gueule, t'as vu ça, au serpent qui creva
 Tunique hachée, bouche aimée, des vaux-riens dans
 tout ça
 T'as pas le monopole du monde, ni celui des mouches,
 ni celui du sable gobé,
 ni celui des lèvres écarlates
 Ça bombe le cul, ça tombe le cœur, fait beau
 Ça se chauffe aux bisons, aux tisons, ça bombe le
 torse, fait pas beau

Taisons tes fronts, tes tendons

Moi, une balle perdue

/

Ah tout ce sein doux que je mélange à ton pain

Le rire viendra comme une décharge de sable dans tes
semelles

Ma maison de guerre,
Le Castor Astral, 2011

James Noël

Rue des bouchers

je suis arrivé dans leur village
constatant qu'il n'y a place
ni pour le rire ni pour l'enfance
j'ai joué pour les rassurer
j'ai joué le cœur sur la table
avec tout le monde

plusieurs d'entre eux
par carence de lumière
plusieurs d'entre eux
se sont mis à trembler comme des ombres
ils m'ont accusé pour toute injure
ils m'ont accusé d'être généreux

afin de contrarier leur froid
et leur vraie neige existentielle
j'ai déboîté mon fémur gauche
je l'ai mis dans un foyer
et puis un long feu s'est mis en marche
j'étais heureux comme une allumette
heureux d'avoir fait jaillir
une chaude promesse jusqu'au bout

plusieurs d'entre eux
par carence d'abondance

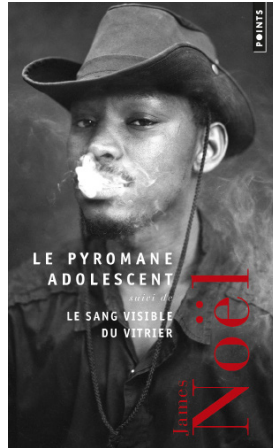
plusieurs d'entre eux se sont mis
à m'engueuler
ils criaient qu'une petite faim
commence à démanger le beau village
alors j'ai mis pour eux
une belle surprise à mijoter
j'ai posé tout mon cœur en équilibre
sur du grand charbon de bois
j'ai été surpris de constater
combien le fumet d'un cœur
placé à haute température
pouvait à ce point faire venir l'eau
à la bouche des hommes

plusieurs d'entre eux
se sont mis à se bouffer le nez
ils ne pouvaient pas attendre
la combustion d'un cœur
si bien élevé si bien relevé à leur servir
ils en ont eu le souffle coupé
et les yeux longtemps brûlés
par le fumet palpitant qui montait
puis descendait et remontait
couci-couça aux alentours
et ils tombaient tous comme des ombres
ils profitaient de leur chute libre
pour tuer le feu à coups de pierres

par carence de lumière dans ce village
plusieurs d'entre eux se sont mis à trembler
trembler trembler comme des ombres
j'ai joué pour les rassurer
j'ai joué pour eux le cœur sur la table

ils m'ont accusé pour toute injure
ils m'ont accusé d'être généreux

Le pyromane adolescent,
Mémoire d'encrier, 2013,
rééd. *Le Pyromane adolescent* suivi
de *Le Sang visible du vitrier,*
Éditions Points, 2015



Laura Vazquez

La forme de ma forêt

Le premier matin de ma vie,
la guêpe est venue dans ma bouche.

Alors,
j'ai senti les peaux
se tordre sur mon ventre.

J'ai senti ma figure
se fixer à mes yeux,
se coller à ma langue,
s'accrocher à mes dents.

Alors,
j'ai senti les cheveux
s'attacher sur mon crâne,
j'ai couvert, recouvert, la forme
de moi-même.

Alors,
j'ai senti les buissons
dans mon ventre,
les renards dans mes seins,
les pieuvres dans mon cou,
les orties,
les graviers.

J'ai senti le volcan.

Alors,
j'ai senti les épines
et les ronces.

J'ai senti la forêt.

Les prairies de mon ventre.

Alors,
je me suis assise
et la nuit est venue sur moi.
Et la nuit m'est venue de face.
Et la nuit m'a cassé les yeux.

Alors,
je me suis couché
et la nuit n'a rien voulu dire.

Laura Vazquez, *La Main de la
main*, Cheyne éditeur, collection
Prix de la Vocation, E.O. 2014
© Cheyne éditeur, tous droits
réservés

Yu Tian

La nostalgie de la neige

En proie à une tristesse, à une souffrance
étourdissantes,
soudaines, j'ai fini par avoir la nostalgie de la neige
Je n'ai pas eu le temps de penser à tout ça
Mais je le sais, une réalité comme celle-ci, il faut
l'accepter
La voix de la vérité finira par se perdre dans le silence,
dans son vide
Quand je baisse le regard, je ne vois plus rien à cause
de toute cette neige qui tombe

Le vent souffle sans cesse, casse les branches des
arbres, me casse
Vieux souvenirs, il n'y a aucune raison pour ne pas
craindre cette neige qui tombe
La neige a du sang noble, personne ne peut revêtir son
éclat

Quand j'écris, un flocon est comme une balle qui
transperce un corps de chair et de sang
Cela veut dire que la vie, telle que Dieu l'a créée, va
vers la mort
Et alors que les pensées, les larmes, les rancœurs
remplissent inévitablement mon cœur, je soupire, je
tousse jusqu'à ce que
j'arrive à y puiser la force de toute une vie, mais je ne
peux jamais cracher le caillot de sang
qu'une blessure invisible a formé dans mon poumon

La neige s'entasse comme des mots usés, longtemps
 empilés, dur de supporter
 tout ça. J'ai touché seulement au crépuscule de la mort
 et au vide aride au-dedans de mon cœur. Et à vrai dire,
 la neige tombe à nouveau

La nuit dernière la neige a enseveli la ville, la
 campagne. Seul je marche à travers la ville
 Je passe serein à travers les préjugés du monde
 profane, dans la nuit neigeuse, je vois
 Le courant faiblit, le ciel croule, la conscience s'efface
 Les vers improvisés ne suffisent pas pour dire la peine
 de l'obscurité qui étouffe le temps
 Dans la nuit calme, y a-t-il quelqu'un qui lève les yeux
 vers ma tristesse, alors que la vérité
 est depuis longtemps oubliée ?

Sans doute s'agit-il d'une autre neige. Lorsqu'elle glisse
 entre mes doigts,
 je vois que, tranchante, elle les coupe, me blesse
 La peau, le sang rouge, le sang blanc dressent une
 frontière

Je le sens bien : la neige tranchante fend la peau de
 mes mains comme un couteau, le sang coule parmi les
 doigts, dans l'air,
 envahissante, l'odeur du sang. Soudain, je perds le
 contrôle, je crie
 Je sais que plus rien ne compte à cet instant, dans cette
 réalité-ci, seul le cri de l'homme
 est preuve de vérité. Tout serait encore plus tragique
 sans le cri

Ce soir je lis à la lumière de la lampe. Sans neige
 voletant à la fenêtre. Je sais

que les flocons sont les larmes figées du ciel. Leur
chute est celle de la blessure
Personne ne retient son souffle pour écouter le
bruissement de la neige. La neige s'accumule
dans mon corps sans pouvoir fondre

poème extrait de l'*Anthologie des
rencontres poétiques franco-chinoises*,
Zhongkun, 2014
traduction du chinois par
Xu Shuang

Kätlin Kaldmaa

Mon amant islandais

Mon amant islandais est à la fois
un homme, une femme, un enfant, une créature
de la plus jeune contrée
connue de la planète et des gens.
De cette terre à la frontière
de l'un et de l'autre.

Mon amant islandais
est du troisième sexe –
tandis que la maison de son cœur
brûle jusqu'au toit,
ses pieds sont figés dans la lave
balisée par la neige.

Mon amant islandais descend d'un dragon
enveloppé dans un nuage moite et brûlant
qui dissimule une fournaise ardente
et un feu orogénique qui couve
dans les crevasses profondes de la terre grondante.
La montagne se dresse devant lui comme une force,
elle a le pouvoir d'arracher
à l'obscurité la flamme indomptable
qui se cache sous une écorce rugueuse
de neige et de terre et de mousse et de lave.

Mon amant islandais est noir comme les troncs
des arbres contre le ciel d'un bleu clair
et ce trois secondes avant que le soleil ne se

couche sur ce monde en trois couleurs :
le bleu clair et profond du ciel,
le noir fractal des troncs d'arbres
et le blanc pur, épais et sauvage de la neige.
Mon amant islandais est blanc comme la neige
qui tombe en tournoyant, toute chatoyante.
Mon amant islandais est blanc comme le nuage
qui fait tomber la neige en tournoyant, toute chatoyante.
Mon amant islandais est blanc comme le soleil
derrière le nuage qui fait tomber la neige en
tournoyant, toute chatoyante,
la neige qui tombe et tombe et tombe et tombe
et tombe et tombe et tombe et
tombe et tombe et tombe et tombe
et tombe et tombe et tombe et
tombe et tombe et tombe et
tombe.

Quand on lui pose des questions sur le temps,
mon amant islandais répond :
« Je te l'ai déjà dit :
du temps, c'est tout ce que nous avons ici. »

One Is None,
A Midsummer Nights Presse, 2014
traduction de l'anglais par
Linda Maria Baros

Guéorgui Gospodinov

Le déferlement de la langue

Au commencement est un cri
animaux préhistoriques
strates déplacées
arrachement
roc et pierre
sifflement dans les branches
fracas
ce n'est pas encore la langue
et la prélangue
bouillon primitif
là quelque chose gargouille
glougloutement de voyelles
volcan et gorge
magma
il s'écoulera un million d'années
en jours et en mois
jusqu'au premier
ma-man

Là où nous ne sommes pas (2016),
traduction du bulgare par Marie
Vrinat, Les Carnets du Dessert
de Lune, 2023

Lisette Lombé

Indifférence

Les robes coulent, les robes roulent
sur nos viandes tièdes apprivoisées en femmes.
Le défilé des entrailles se presse à nos bras crus.
On nous tend six ou sept ongles pour déterrer
l'orchestre.
Sourires gravillons, contrebasse, talons fins et
mordorés.
Le swing des charniers peut s'engager !
On déchire, on dégraffe les notes des carcasses.
On se perd, on s'enfonce. Orbites de vos pas.
On se tord comme on questionne. On se
copntorserpentionne.
Les robes coulent, les robes roulent.
Nos cavaliers portent des œillères
à la boutonnière de nos costumes nus.

Black Words,
L'Arbre à paroles, 2018

Olivier Barbarant

J'aurais voulu écrire un poème à rendre aphones tous
les oiseaux

Un chant capable de fendre en deux les poitrines et
qu'en sortent les cœurs

Tout palpitants et secoués de sang et de sanglots

Après quoi l'Histoire n'aurait jamais été la même
Parce que je porte depuis l'enfance cette folie de croire
Que d'avoir enfin reconnu sur l'autre sa blessure
l'homme serait changé

J'aurais voulu écrire un poème où des poings énormes
se poseraient sur des épaules

Pour y déverser des larmes de plâtre et des torrents de lait
Avec des phrases d'une force à presser le citron du
soleil

À déchirer le jour

Et les falaises aussi se tordraient comme des linges
pour en suivre douloureusement la musique

Tandis qu'à leur sommet les dernières ruines
éclateraient sous l'envol des corbeaux

Un poème en forme d'apocalypse

Pour que les astres se divisent et versent un long jet de
braise sur des peaux calcinées d'amour

Une étreinte de syllabes enfin digne de ce que font les
lèvres quand elles s'écrasent l'une l'autre ou les
mains qui se nouent

Et le souffle en aurait fait au loin vaciller l'horizon

Comme en avril la branche du lilas qu'en rien de vent
transparent secoue

Un poème à faire craquer les braguettes au ventre des
jeunes gens
À décirer en deux la soie du soir d'où croulerait sur le
pavé gras de Paris
Une interminable pluie d'étoiles mouillées

Un poème et toute chair en soit émue
Pareil à la bouche avide qui répand sur l'échine offerte
un plein dégel de frissons
Un poème comme la noix de mon âme qui craque
entre vos bras

Des années durant j'avoue j'ai caressé ce rêve
J'ai passé la pierre à la faux fait tourner la roue des
consonnes que s'y affûtent les sons
J'ai inventé des vers visant la minceur des rasoirs
Ou la longue et cruelle lanière du fouet qui ouvre l'air
en deux pans bleus
J'ai aussi distendu les cordes pour que s'y coupent mes
doigts
Qu'au lieu de mains pour finir le spectacle j'offre en
silence depuis la scène
Deux pleines roses de phalanges coupées

J'ai piétiné tous les raisins
Des nuits durant au pilon écrasé le blé des voyelles
Mais jamais rien dans ma pauvre bouche n'a pu
atteindre ce goût de lave et de sueur qu'y laissent
les corps adorés
Si bien que mon secret dans la vie en vitrine qu'écrire
m'a fait aura été
De rester toujours sur la page en-deçà du chant
attendu
Capable seulement dans cette fragile résille sans cesse
reprise

De capturer quelquefois comme le frétillement d'un
gardon
Ou de faire naître au pont du vieux cargo une irisation
d'écaillés cuivrées
Tandis qu'autour l'océan gronde et soulève ses
montagnes d'eau noire et salée

J'ai broyé sur tant de brouillons toutes les poudres des
couleurs
Qu'elles y sont perdues ne laissant à la page qu'une
épaisse marque de boue
Tant de secousses d'yeux brûlés sous les lampes pour
me résigner cette nuit
À ce pauvre fantôme d'un chant qui ne sera jamais que
l'ombre
De celui que l'on porte en soi
La dernière et trop lointaine réplique du séisme à quoi
n'atteint pas mon langage
Et qui seul à mes yeux pourtant pourrait le justifier

J'ai rêvé d'un poème dont je ne dis que le désir
La tragédie dont on rira
D'un signe qui ne s'est pas fait chair
Il n'en restera donc sur le quai des adieux que ce
chiffon secoué
À l'aube des renoncements dans le brouillard des
départs ce geste d'un dément
Qui se voulant un dieu comme tout un chacun ne le
fut que très peu

Ou seulement entre vos bras.

Ananda Devi

Le feu : significations et symbolismes dans toutes les cultures humaines. Créateur, purificateur et destructeur, comme la trinité hindoue : Brahma, Vishnu, Shiva. J'ai compris, en écoutant mon père ce matin-là, à quel point les mythes sont ancrés en nous et nous consolent de danser en permanence sur les braises. Les flammes t'ont portée comme des paumes de chaleur, facilitant le passage à néant, la fragmentation de l'écorce et de la mémoire. Ne restent que des souvenirs allégés, exultés. Pas de lente putréfaction dans l'ombreuse humidité de la terre. Changement de phase immédiat, de la phase solide à la phase vapeur : tu te mêles à l'air que je respire.

Écoutant mon père, j'ai aimé ces mythes qui nous permettaient de t'imaginer au cœur du brasier nourri au bois de manguier sans penser au processus chimique qui s'est alors emparé du corps pour le démembrer et le désintégrer. Moi qui n'aime pas les rituels, j'ai compris qu'à certains moments de la vie, nous en avons besoin comme du seul ancrage au moment de la crue.

Cette nuit, sur ton bûcher, tu étais toujours pleinement toi. Le feu ne t'a pas agressée. Il a dissipé l'obscurité qui t'entourait dans son embrasement joyeux. Éblouis, nous n'avons pas pensé à ce qui se passait réellement à ce moment-là.

C'était bien ainsi.

Ce qui restait était l'essence : une chaleur, comme un cœur battant, au creux des mains de mon père. Coulée

de lave dans ses sillons de vie, et dont il ne sent pas encore la morsure.

Danser sur tes braises,
Éditions Bruno Doucey, 2019

Cécile Coulon

Je gronde

Tandis que les longs sapins se penchent sur les collines
comme de maigres vieillards sur des enfants
joyeux,
tandis que les devantures des magasins me proposent
une version améliorée de moi-même
pour un prix tout à fait raisonnable,
tandis que certains rentrent chez eux, les yeux longs
et traversés par de rares éclairs d'éternité,
je gronde.

Tandis que tu siffles tes souvenirs comme des chiens
fidèles,
les rassemblant dans ta mémoire pour battre
une dernière campagne,
tandis que tu fais la liste des moyens à ta portée
pour me trouver les ailes le plus rapidement possible
et ainsi laisser une trace de ta déception, de ta profonde
et brûlante
déception,
tandis que tu bats les cartes pour une ultime partie,
je gronde.

Tandis qu'on me répète qu'il faudrait, qu'il faudrait,
qu'il faudrait,
tandis qu'on me répète que je devrais, je devrais, je devrais,
tandis qu'ils parlent et épuisent ce langage si beau
en de si vains avertissements,
je gronde.

Tandis que j'apprends à vivre avec un nouveau soleil
dans la poitrine
pendant que d'autres préparent des flèches, des
stratégies
et des promesses de dévastation,
tandis que tu poses sur moi tes étoiles,
si nombreuses pour une seule galaxie,
je gronde,
je gronde
doucement,
très doucement.

Noir volcan,
Le Castor Astral, 2020

Denise Desautels

Ton corps.

Pour qu'on ne s'en serve plus contre son gré.

Tu dis l'exact rassemblement de ses blessures.

De face. Un soleil gronde sous une fenêtre de feu.

Des siècles de forêts de sorcières

en lui s'agitent.

Comme si le savoir

de tous les temps s'y était emmuré.

Comme si la torture de tous les temps.

D'où date la Sorcière ?

je dis sans hésiter : Des temps du désespoir.

Jusqu'au dévorant tonitruant aujourd'hui.

Parce qu'il est encore à la mode

qu'il éclabousse tout l'emporte partout le désespoir.

Beloved éternelle.

Attention – péril

petites humaines universelles.

Disparaître,

L'herbe qui tremble, 2021

Hélène Dorion

On lèche les os de l'histoire
il n'y a pas de mot simple
dans la bouche de l'orage pas
de repentir on avale les sacrifices
on gruge l'amour on invente
une pluie de poussières
pour remodeler
la route et les brouillards

poème extrait de l'anthologie
collective *Haute tension*,
Sylvestre Clancier éd.,
Le Castor Astral, 2022

Christophe Manon

06.XI.17

La langue
est un puissant stupéfiant
dont la charge électrique a pour effet majeur
d'accélérer les infrapulsations du poème
toutefois
ses combinaisons insolites
ne peuvent témoigner avec justesse
de l'intensité des événements
ni rendre grâce
aux épiphanies quotidiennes
et cependant lorsque nos épidermes
dans l'odeur de l'excès
en frémissant se frôlent
comme tonnerre et foudre
nous sommes alors tout prêts
de croire à la beauté des choses.

Provisoires,
Nous, 2022

Stéphanie Vovor

Bouche trouée

Ma voix trépigne, se contorsionne, franchit gauchement,
toujours, la barrière des dents.

Parler correct, je sais pas faire.

Les mots émergent, maladroits, sans impact, ne font pas
sens.

Désaccordés,
ils dégringolent de la langue,
dégoulinent dans le brouhaha ambiant,
s'achèvent en bruits sourds,
dans l'écho du vent
Est-ce que tu sais où vont les mots après avoir été
prononcés ?

Enfermée dans ma tête comme dans une maison sans
fenêtres, sous des couches de fractures, de flemme, de
vidéos YouTube faciles à mater, de réseaux à scroller,
de rangées de diam's à fracasser sur des applis,
j'accueille l'abrutissement avec gourmandise, ça sédate
un peu les frénésies intérieures.

Fin de compte je dis que dalle, je pousse mon cri en
dedans (...)

Frénésies,
Le Castor Astral, 2023

Joanna Dunis

Rouge –

Aujourd'hui, j'ai brûlé sous le soleil
Ardent
Et vulve ou volcan,
Tout à coup j'ai rugi
Moi la terre, toi l'éther
Et le monstre timide
A caché son trop d'ailes sous son manteau étroit
Puis le rouge, et la lave, et le magma versés
Alors la mouche, noire, épaisse
Et l'envie de tuer,
 Mais enfin, l'interdit, voletant à sa suite
Brune, Sorcière, Étrangère
Médée
Tu as rugi ta colère
Les feux t'ont transportée
Et volant dans les cieus,
Honnissant l'adultère,
Le parjure, l'infâme, le lâche enfin,
Le père
Jason-mou, Jason-fuite
Comme une paume moite
Médée oui tu condamnes
Et les siens et Corinthe...
Souvenirs de Colchide :
Soukhoun, je te revois !
Tes montagnes violentes, tes palais déchirés
Cette nuit tu y étais
Dans mes rêves enfouis, flous et myopies
De mes embruns d'été

Alors toi, Soleil, qui échauffe mon sang
Griffe mon corps
Aux mille écorchures
Toi le vrai Maître qui donne et puis reprend
Brûle encore mon âme
Verse encore mon sang
Et qu'érupte le rouge qui est en moi retenu
Pour déverser ses flots
Sur la baie, d'un Amin.

extrait de
Topologies. Contes d'Athènes,
Le Castor Astral, 2023

Lisa Debauche

(...) Aujourd'hui, j'ai pensé à toi à m'en arracher les
dents
mais tu ne mérites pas les mots que je t'offre.
L'aube demain saignera-t-elle comme je voudrais
saigner moi aussi ?
Je suis une bête.
Mais les bêtes, elles, ne sont pas aussi stupides.
Elles ne courent pas après le couteau, ne se donnent pas
pour quelques gifles.
Dis-moi, toi, qui sembles tout savoir, dis-moi ce que
l'aube nous prépare.
Cela te gêne-t-il que je parle ainsi de mon désir ?
Cela te gêne-t-il que je sois nue devant des inconnus ?
Cela te gêne-t-il que je parle ainsi de ma faim, de mon
feu et de mon désespoir ?
3,8 milliards d'animaux tués par jour dans le monde.
1380 milliards par an.
C'est difficile de se rendre compte, c'est difficile, mon
amour,
ne crois pas que je ne comprenne pas ta souffrance.
Regarde-moi ; je ne cherche rien que ta main étrangleuse,
ta main tueuse brisant mes seins. (...)

extrait de *Carcasses/L.R.D.P.*,
L'arbre de Diane, 2024

Roxana Hashemi

Mes veines se sont éparpillées
dans mon corps
elles se sont trompées
elles ont oublié

j'ai fixé longtemps
un dessin
dans un livre
de médecine

puis
j'ai mangé la page

j'avais essayé
de leur parler
ça n'a pas marché

alors j'ai voulu
leur montrer

elles n'ont rien compris

L'anniversaire de toutes les choses,
Nous, 2024

Sophie Loizeau

Les pivoinés

une autre fois il lutte sourdement / le sol est glacé /
recouvert de glace
il doit être soulé / il met un temps fou
pour arriver au sauna une cabane
à l'écart
délabrée / c'est miracle s'il fonctionne /
ses mains s'activent / il se déshabille / a-t-il jamais été
aussi las
assis il se tient la tête
*d'où vient cette atmosphère de meurtre
il cherche un amour parmi les motifs rouges du carrelage*

*l'insecte formidable lui grimpe sur le visage / sa patte
touche le bord de sa paupière
car il a fui du pot qu'il tenais maladroitement
à l'heure qu'il est dans ses cheveux / une grosse sauterelle ailée*

*il file / noir sur la neige accidentée de la forêt
d'autres empruntent la route / il y a pas mal de trafic la nuit /
par le chemin qu'on croirait suspendu dans les arbres
solitude et nature sont les mêmes
ici son Encelade elle crache l'eau en abondance / ses postillons
sont visibles dans l'air
puis quelqu'un s'amuse à sortir ses affaires
un scarabée un squelette de chat dont la colonne se casse
ce genre de choses elles s'exhibent alors qu'elles sont
sensées être enfouies / l'enfant dans la pièce est-il
à l'origine du déballage ?*

*les chevaux indifférents il est seul / il a conscience ça fait
 déjà longtemps que la terre est malade
 mais il tient la main d'une femme sûre et c'est infiniment beau
 de suivre cette veine*

*visage d'éléphanteau aux longs cils /
 tes petites boucles d'oreilles te donnaient
 comme à lui cet air vulnérable et l'amour fou l'emportait*

*nonne dans le salpêtre
 des murs / cierge fondu apparition
 qui suis-je ? une voix qui se charge de moi / qui m'endosse
 le troglodyte enfermé à qui j'ouvre ?
 ça dépend de la nature des attaches / os / dent / mèche de
 cheveux /
 miroir / ruban quelque chose ayant appartenu à la défunte et lui
 permettant de revenir en ce monde / faut-il pour autant les
 détruire
 dans le laps imparti des dix minutes après la sonnerie du réveil
 il aligne
 sur la cheminée divers pierres fines dont l'opale et ça change tout
 à son front cette couronne / une merveille en os
 entrelacée de tiges de fèves / on l'a couronné / choisi pour
 accomplir
 une mission / un grand masque alourdi de breloques lui tombe
 sur la poitrine il tintinnabule / bientôt
 sa mission se précise / il doit seconder l'instance
 supérieure / joindre
 des associations / obtenir des vêtements et dire
 qu'il ne voulait prendre
 aucune responsabilité
 il accepte néanmoins / ce sont des femmes et des hommes
 avec eux un sorcier / d'autres masques posés contre des pots
 de haricots montés en graine
 il traverse des salles vitrées / il dit j'en ferai des jardins*

*notamment du dernier qui croule sous la vigne vierge
qui le couronne ?*

*cette vision sur la neige au soleil
l'élégance du verre ça doit être une île*

elle apparaît dans la vapeur
il s'ébroue / sept ans qu'elle est morte et encore il sent
son parfum / pivoine / quelque chose
de fort
finalement

*L'Île du renard polaire de To Kirsikka,
Champ Vallon, 2024*

Alexis Bernaut

Une mère dans la guerre

C'est bien lui pourtant
ton enfant
amputé si tôt de ses rêves

dont le regard retient encore l'écho

dont l'image restera là
dans la gaze dont on l'enveloppe

comme sur un saint suaire fabriqué en série
dans une usine d'armement

vous avez la même couleur
où tes larmes ont lavé sa peau

de la poussière et du sable levés par l'explosion

Ce sable que n'arpenteront
pas ses pas
que ses mains ne feront pas couler
ui comptera loin de lui les années de sa vie

Ce sable
qu'il appartiendra au vent de rendre au désert

*Passage au marbre,
L'herbe qui tremble, 2024*

Emmanuel Moses

J'ai un volcan dans mon jardin
Il dort mais comme je ne sais pas s'il a le sommeil fragile
Je veille à faire le moins de bruit possible quand je
 ratisse et pioche autour de lui
Au pied du figuier, surtout, où poussent de jolies fleurs
 sauvages
Parfois je m'allonge et pose mon oreille contre son
 cratère éteint
Pourquoi me semble-il alors qu'il cherche à me consoler
 de mon chagrin quotidien ?
À travers son silence de lave solidifiée et froide
Je crois entendre des lointaines paroles de réconfort
Le jour où il rougeoiera et crachera ses fumées
Si ce jour arrive de mon vivant
Je lui rappellerai les années de tendresse entre nous
Car il en aura peut-être perdu le souvenir
Tout à la joie délicieuse de sa résurrection.

poème inédit

Gaëlle Fonlupt

Irruption

des années plus tard
ouvrant l'enveloppe du CHU
le dossier médical attendu si longtemps
joindre livret de famille attestant
qualité d'ayant droit (fille)
enveloppe timbrée
et frais de photocopies
les mots t'exploseront au visage
ces mots souterrains
entendus jamais compris
ils disent
admission 21h15
contusions multiples otorragie
imagerie 23h09
traumatisme crânien
hémorragie cérébrale
c'est la nuit
ils ne disent pas que
le neurologue d'astreinte
a mis huit heures à arriver
à faire la ponction qui aurait pu le sauver
ça veut dire
cerveau noyé
ça veut dire
corps légume
et le souffle
pendu à un fil
ça serait pas une vie

vous êtes d'accord madame
vous êtes d'accord
pour le débrancher
signez là madame
il faut signer
pour le don d'organes

cœur reins foie poumons éparpillés
tu enfouiras les mots la page cette lave dans ta trachée

son corps à elle alors
à toi aujourd'hui
fissile
recroquevillé sur un noyau de nuit
ce que tu peux de silence
ce qu'elle voudrait d'oubli
– tout finit par sourdre de ce qui n'est pas dit

poème inédit

Victor Malzac

J'étais prémature

c'était dans la cave. ma mère voulait m'étreindre
je me rappelle. elle voulait que je le sorte oui
que je l'essore. mais j'en étais incapable, c'était lourd, et,
et j'avais peur du monstre du linge. mais j'ai essayé
un jour, j'y vais, allez, j'y vais, je vois le corps
et je l'étrangle. je sors toute l'eau possible
de son corps. c'est bon. o je voudrais souvent me faire
saigner
me faire saigner la paroi du ventre par amour.
pour commémorer.
la chair de mes cuisses, les morceaux de mon visage
que je n'aimais pas, l'entrecôte et les entrailles les
moins dures
de mon peu de chair que j'ai, je les malmène avant de
partir
à l'école, oui, de mes mains pures, avec le bout de
l'ongle
par amour. pour me faire pardonner
d'avoir joué avec ton corps dans la poussière
avec mon couteau. mon oncle mort c'est ma paroi
du ventre la plus fine que je t'offre
à couper devant le miroir. comme un veau. j'avais froid
toujours très froid. mais j'avais la paix. le plaisir. j'avais
fait
le sacrifice. on me pardonnait mes fautes. alors le soir
je retournais dans le jardin, je me lâchais
et je parlais, je parle aux choses qui remuent, que je
trouvais

dans la terre, et il y avait toujours un moment où
le soleil tombait, j'étais dans le presque noir
et j'étais propre, et même un peu trop propre, alors,
alors voilà,
je laissais parler mon corps, corps libre
et chaud, je brûlais, je vivais, je prenais
du plaisir, et je tuais des choses après manger

poème inédit

Alexandre Gouffard

Il ne suffira pas
De l'enfumer
avec du papier journal
Pour le faire sortir
De son petit terrier de chair

Thoracique.

Mais
À qui ces restes ? viande de braises

Froides
Qui couche là, à la fin, dans ce
coin

Obscur ce foin
De tendresse
Et le lit toujours défait

À l'intérieur

À qui ? pour qui ? ce chant de derrière les murs ?
Ô reine de poésie de grâce & de vie

*Le vent te vole un cheveu
Pour l'offrir à l'enfant que tu chassas
Parce qu'il t'en arrachait par mèches,
L'écouteras-tu, parce qu'il est né de toi !
& que tu le chassas !*

*Alors, regarde il tourne et retourne et fait les cent pas
Dans ton obscurité
Daigne au moins
L'insulter
Cracher
Dans sa bouche
Car il t'aime
Car il a faim Il a faim
Et toujours il a mal au ventre
Il croit qu'un monstre grogne sa naissance
Ronge sa naissance Gronde sa naissance
Il a peut-être raison
Il croit qu'il couve un orage
un volcan
Une révolution
Il a peut-être raison !*

poème inédit

Baptiste Pizzinat

J'ai envie de fumer

J'ai envie de fumer
c'est le titre de ce poème

j'ai envie de fumer
la nuit surtout
quand je suis seul

j'ai vraiment envie de fumer
beaucoup de cigarettes

et que ma mère me regarde
avec son cancer
en disant qu'elle aime beaucoup
l'odeur de la cigarette

et même si dans quelques jours
elle est morte
elle est heureuse que je fume
la nuit avec elle

et je suis heureux moi aussi
parce c'est surtout ça fumer au fond
c'est être heureux la nuit
avec sa mère malade
qui va bientôt mourir

et changer le goût des cigarettes
peut-être pour toujours

alors il faut en profiter
beaucoup fumer pour exister

il ne faut pas avoir peur
de regarder en face
comment la vie se consume
comme une mère malade

une mère-cigarette
qu'on ne jette pas du bout des doigts
n'importe comment

mais qu'on écrase soigneusement
pour être sûr

que plus rien ne brûle
que la mère est bien finie
que la mère est bien passée une dernière fois
dans les poumons

et puis les cendres
on les jette par là

à la poubelle aussi bien
ça n'a pas d'importance

avec les restes du repas
les os du poulet et le citron confit

ou alors ce n'est pas grave si on ne jette pas les cendres
c'est fumer qui compte

c'est pas très bon pour la santé
mais c'est vraiment sympa

ça nous distingue des animaux
nous ne sommes pas des bêtes après tout
nous fumons raisonnablement

avec nos mères malades
en attendant leur mort
la nuit devant la télé

et nous nous aimons fort.

poème inédit

